

Les photographes belges et étrangers ouvrent la saison plastique

A Gand, Bruxelles et Charleroi

C'est sans doute un phénomène prometteur que la saison plastique, en Belgique, s'ouvre largement avec quelques expositions de photographes, comme s'il s'agissait de confirmer dès le départ la place que celle-ci occupe désormais dans le camp des arts plastiques.

Clôture, avant les vacances, la saison précédente, c'est aussi Stephen Sack qui a inauguré, dès fin août, celle qui commence, avec des images qu'il inscrit dans des séries intitulées : « La mémoire chromosomique ». Mais alors qu'en mai dernier, il cherchait cette mémoire dans le passé des médailles, des tombes et des monnaies, cette fois, c'est dans des personnages flous, réduits à leurs ombres évanescentes, comme brûlées aux alentours. Antiphotographes, quasiment, dans la mesure où, si celle-ci est mémoire, ce n'est jamais en effaçant son sujet... (Le Salon d'art, rue Hôtel des Monnaies, 81, jusque ce 22 septembre).

Mais la photographie est-elle mémoire, elle qui modifie tant le réel ? La double expérience de Marsha et Michaël Burns, dans la profonde différence qui les marque, peut esquisser une part de la réponse, avec des

travaux de qualité, très « à l'américaine », notamment dans les lumières que Marsha appelle.

D'une part, chez elle, des séries d'images où interviennent toujours des personnages, dans un environnement réduit et serein, quasi aseptique. Mais ces personnages, hommes et femmes, habillés ou non, ne posent pas pour un portrait, ni pour être « reconnus ». Ils sont là pour donner au photographe l'illusion d'éléments à la fois changeants et statiques, empruntés au vivant mais qui servent surtout à une composition d'images hors tout contexte qui ne serait pas, précisément, cette image seule. On a parlé à leur sujet d'« ambivalences » et d'« androgynie ». Mais moins, semble-t-il, du fait des sujets que du fait des rapports entre le sujet-personnage et la photo qui en découle. Abstraction aux limites de la figuration plutôt que le contraire...

Par contre, avec Michaël Burns, toute autre approche : les signes épars du paysage urbain et campagnard, en ville (Seattle) ou dans l'ouest américain. Ces signes, eux, sont situés dans leur contexte, l'endroit où ce signal de marque d'essence se trouve, ou cette éolienne, ou ces silos à grain.



Marsha Burns : du personnage comme illusion...

Dans cette série d'images auxquelles il manque peut-être un peu de discours, la vacuité noie le regard dans l'entre-ciel-et-terre et le laisse courir. Dès que le photographe retrouve la ville, cette vacuité se transforme en trop-plein : les effets architecturaux voulus ou trouvés, la puissance de l'amas immobilier, jusqu'aux détails, emplissent les yeux.

La aussi, cependant, on perçoit très fortement le décalage entre le réel donné, pourtant très présent, et ce qu'en fait le regard de l'opérateur. Ni dans un cas, ni dans l'autre, la mémoire n'a que faire ; l'image est au-delà, à la fois passé et devenir. (American Centre, square du Bastion, 1c, jusqu'au 12 octobre, lundi-vendredi de 12 à 18 h.)

Pour le portrait, il faut voir Pierre Houcmant et des séries qui mettent en page, en effet,

des individus dans des situations extrêmement étudiées de façon que, d'une part, la primauté soit offerte aux regards plutôt qu'aux ressemblances et que, d'autre part, se bâtisse tout autour une mise en scène très photographique en effet : formes-lumières. Dans cet exercice qui allie une certaine grâce et une force certaine, qui débouche aussi quelquefois sur une très sensible définition de l'instant, Houcmant laisse aboutir une quête déjà longue du visage (et du vu) et a intelligemment compris que c'est dans la confusion de la vision et dans sa multiplication que le portrait passe outre à l'identification. Ici, c'est un échange qui passe entre modèle et photographe, et qui débouche sur une sorte de géographie de l'œil vu et regardé. (Private Office, rue François Bossaert, 53, jusqu'au 29 septembre; mercredi, jeudi, samedi de 14 à 17 h.)

Puis, retour à la bruyance éclatante des rues avec John Vink qui expose à Gand avant Charleroi. Il y a chez Vink une belle conviction que le temps n'estompé pas mais signifie : partout où il y a des gens, il y a un sujet à images. C'est un peu une définition (bonne) du reportage. Mais la magnification vient quand ce reportage passe du compte rendu externe au stade du « j'étais là et telle chose survint ». C'est-à-dire que l'anecdote laisse le pas à l'événement, même si celui-ci n'est rien qu'anodin : le photographe fait le reste qui, en l'occurrence, est le tout. Alors, l'image n'entretient, à la longue, que des relations équivoques avec l'événement et le lieu.

C'est ce qui marque les relations des grands photo-journalistes et fait la permanence de leurs photographies, une fois l'événement oublié. La mémoire, si l'on ose écrire, se rafraîchit dans la mesure même où la photographie l'efface en la remplaçant à neuf. (XYZ, Brabantdam, 110, Gand; jusqu'au 4 octobre; mercredi, vendredi et samedi de 13 à 18 h.)

Réouverture, de même, à Charleroi avec Hubert Grootelaes et ses images virées, décrites avec subtilité, personnages, paysages, Léo Ferré auquel un porte-folio est consacré. Avec, en plus, le Parthénon de Fred Boissonas, début de siècle, et de Socratis Mavrommatis, qui en est le photographe « officiel » et, par là, fidèle scrutateur. (Galerie du musée de la photographie, rue Huart-Chapel, 19, Charleroi, jusqu'au 20 octobre, mardi au vendredi de 10 à 18 h et le samedi de 14 à 17 h.)

Jacques MEURIS.

LES MYRIADES

Galerie d'art

REVOIR... SUZANNE COCO

1884 - 1979

Jusqu'au 29.9 inclus

du mardi au samedi, de 10 à 12 h 30 et de 14 à 18 h 30

Fermé dimanche et lundi

197 av. Georges Henri, 1200 Bruxelles